

se montrant dans *Jeanne d'Arc*, *Hamlet*, et dans le rôle de la *Ste Vierge*. Ces rôles de vierges, de jeunes filles pures comme l'Ophélie de *Hamlet*, ne lui conviennent pas du tout : mais là pas du tout. Elle a fait de *Jeanne d'Arc* une fille épiléptique, dont la vue était réellement écœurante.

L'OPERA FRANÇAIS

Une lettre de M. Durieu, le directeur de l'Opéra Français de Montréal, nous apprend qu'il a déjà engagé à Paris la plupart des artistes dont sa future compagnie doit se composer. Dans le nombre de ses recrues se trouve Mlle Conti, chanteuse légère dont le *Petit Bordelais* faisait naguères l'éloge qui suit :

"Les deux représentations de *Lucie de Lamermoor* ont permis à la charmante Mlle Conti de nous révéler son réel talent. La gracieuse cantatrice a été, la soirée durant, l'objet du plus sympathique triomphe, et ce chaleureux accueil était, en tous points, mérité. Elle a tenu les spectateurs sous le charme de sa voix d'une douceur expressive et d'une riche clarté ; ses merveilleuses vocalises ont provoqué de longs applaudissements et d'enthousiastes bravos.

"Mlle Conti conserve en scène cette attitude noble, intelligente qui manque souvent aux artistes, et possède à un haut degré le sentiment dramatique. L'excellente cantatrice, au surplus, a depuis longtemps donné des preuves péremptoires de sa valeur."

Le *Petit Bordelais* se publie, comme son nom l'indique, à Bordeaux où se trouve, sur les allées de Tourny, un des plus beaux théâtres d'Europe. Les compagnies de cette scène d'opéra sont considérées comme des meilleures parmi celles qui donnent des représentations en province. Ce n'est donc pas un mince succès pour M. Durieu d'être parvenu à engager pour Montréal, où l'Opéra Français n'a encore que deux années d'existence, une artiste aussi bien cotée que l'est Mlle Conti.

Pendant que M. Durieu recrute sa compagnie à Paris, la direction vient de publier le programme de la saison prochaine. Elle se propose de donner deux *premières* par semaine et, comme la saison se composera de vingt-cinq semaines, c'est un ensemble de quarante deux opéras différents qu'on nous fera entendre dans le cours de l'hiver. Ce répertoire considérable comprendra les œuvres dont les noms suivent :

Les Pêcheurs de Perles, La Dame Blanche, Zampa, Mireille, Le Pardon de Ploërmel, L'Éclair, La Muette de Portici, Roméo et Juliette, Manon, Galathée, Lakmé, Le Cheval de Bronze, Hernani, Don Pasquale, Le Pré aux Clercs, Le Barbier de Séville, Les Noces de Jeannette, Le Châlet, Carmen, Si j'étais roi, Mignon, Martha, La Favorite, Hamlet, La Traviata, La Jolie fille de Perth, Lucie de Lamermoor, Faust, Rigoletto, Le Postillon de Longjumeau, La fille du régiment, L'attaque du Moulin, Le Trouvère, Le Mousquetaire de la Reine, Trombalcazar, Haydée.

La saison commencera le 20 septembre. Il est fâcheux que la direction ait choisi pour ses jours de "premières," le lundi et le jeudi. Nous n'avons rien à dire au sujet du jeudi ; mais nous devons rappeler à la direction que le lundi est le jour de répétition de la Société Philharmonique, qui ne comprend pas moins de deux cents cinquante amateurs de musique. Que la direction y pense bien : deux cent cinquante dilettanti qui, le lundi, feroient toujours défaut à l'Opéra Français, avec

leurs femmes, leurs sœurs, leurs cousines et leurs nièces, comme il est dit dans le *Pinafore*.

POTINS DE COULISSES

A propos du prétendu prochain mariage de Jean de Reszké avec la comtesse Maillé, une des plus belles femmes, des plus élégantes et des plus riches de Paris, une feuille américaine a condensé en quelques lignes un grand nombre de potins qui courent les coulisses sur le compte du fameux ténor polonais.

"Dans l'article sur Jean où il est question de ce mariage, on lui donne 42 ans. Cela peut paraître risible à ceux qui sont au courant de sa carrière. D'après ce journal, Edouard de Reszké aurait 35 ans, car il est le plus jeune des deux frères. La vérité est que Jean a de 55 à 56 ans. Il y a déjà bien longtemps qu'il était bariton et qu'il étudiait sous Cotorgi. Je connais plus d'une demi-douzaine de personnes qui se souviennent de lui quand il chantait en Italie dans de petites salles d'opéra, des rôles de bariton qu'il ne savait jamais très-bien, mais qu'il étudiait toujours avec ardeur. Il y a au moins vingt-cinq ans de cela. A cette époque, il pouvait avoir environ 35 ans. Il a cinq ans de plus que Maurel, et Victor Capoul, qui a 55 ans, dit que Jean de Reszké a un an de plus que lui. Ce serait à croire que le chant est un excellent prophylactique contre la vieillesse. Voyez Maurel ! Voyez aussi de Reszké ! Edouard, qui a plus de 45 ans, paraît plus âgé que son frère parce qu'il aime la bonne chère et qu'il a pris du ventre. L'autre frère, Victor, est hôtelier à Varsovie, comme l'était son père. La famille n'appartient pas à la noblesse ; la particule *de* n'a été ajoutée au nom que dernièrement. Les Reszké sont de race hébraïque, du moins du côté du père, qui était chanteur à la synagogue de Varsovie. La mère était cantatrice au Grand Opéra de Paris. C'était une très-bonne artiste et une femme très-séduisante. Si Jean de Reszké se marie, adieu le prestige qu'il exerce sur les demoiselles des matinées. C'est pour une raison de ce genre que Paderewski aime mieux rester à l'état de veuf intéressant et en apparence inconsolable." En voilà des cancanes ! chaque mot porte.

CONSEILS D'UN VIEUX PROFESSEUR

J'entends souvent dire : "A quoi bon étudier la musique ? je n'ai pas assez de goût pour devenir jamais un bon musicien ;" ou bien, "j'ai commencé trop tard à apprendre la musique ; je n'ai pas le temps de l'étudier à fond, de la savoir parfaitement ; je ne serai jamais qu'un pauvre musicien."

Vous pourriez vous tromper ; mais mettons les choses au pis et supposons que vous ne deviez jamais être qu'un musicien médiocre ; est-ce là une raison pour ne pas étudier la musique ? Que penseriez-vous de l'enfant qui vous dirait : "Je sens que je ne serai ni un Shakespeare, ni un Virgile, ni un Bossuet ; dès lors à quoi bon apprendre à lire et à écrire ? La médiocrité me déplaît et puisque la nature m'a condamné à ne jamais dépasser le niveau des écrivains les plus médiocres, je renonce à l'art d'écrire."

D'abord, on peut se tromper. Il y avait une fois en Angleterre un pauvre ferblantier nommé du nom de Bunyan qui avait appris à tenir une plume, chose rare à cette époque

non seulement chez les ferblantiers, même dans toutes les classes de la société, en dehors du clergé. Cet humble ouvrier, qui avait la tournure d'esprit religieuse, fut jeté en prison pour quelques propos qu'il avait tenus et qui n'avaient pas été jugés parfaitement orthodoxes. Dans son cachot, ne sachant trop à quoi passer le temps, il se mit à écrire et il composa un roman allégorique, *The Pilgrim's Progress*, qui est tout bonnement un des rares chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. On en a fait depuis des centaines d'éditions dont les unes, vendues à des prix très-minimes, sont répandues dans les chaumières, et dont les autres, richement illustrées, s'évalent fièrement sous les lambris dorés des princes. N'eût-il pas été dommage que Bunyan se fût dit, un jour, alors qu'il commençait à épeler : "A quoi bon apprendre à lire ? je ne serai jamais qu'un pauvre diable d'ouvrier."

Et la *Marseillaise* ? Rouget de l'Isle, qui a composé cet hymne de guerre, le plus beau, le plus énervant qu'aient jamais chanté les hommes, n'était pas musicien, lui non plus ; il était officier d'artillerie et il avait appris la musique, en son enfance, comme l'étudient la plupart des enfants. Il en savait juste assez pour tapoter sur le clavecin, — c'était le piano de ces temps-là. Une nuit, emporté par son patriotisme en apprenant que son pays était envahi par des armées ennemies, il se mit à écrire et il improvisa cette superbe *Marseillaise* — paroles et musique — qui a fait le tour du monde.

Mais admettons que ce soit là l'exception et que vous ne deviez jamais vous élever au-dessus de la médiocrité la plus commune. Serait-ce encore une raison de négliger un art dont la culture doit vous raffiner l'esprit, le langage et les sentiments, vous faire éprouver de si douces émotions et vous mettre quelquefois dans le cas de faire grand plaisir à vos amis ?

Tout le monde ne peut pas être une reine de beauté, comme Mme Lantrey ou toute autre de ces *professional beauties* dont parlent les journaux. Allez dire ça à Josette, le samedi soir, quand elle prépare la gentille toilette qu'elle se propose de mettre le dimanche matin pour aller à la grand-messe. Vous verrez comme elle vous rembarra. "Je ne m'attends pas, dira-t-elle, à ce que toute la paroisse tombe épatée devant ma beauté ; mais si dans le nombre des gars qui me verront passer, quand j'irai m'asseoir à mon banc à l'église, il s'en trouve un qui me trouve à son goût avec ma modeste robe blanche, mes jolis rubans et mon coquet petit chapeau, eh ! bien, je serai satisfaite."

Quelle est la femme — épouse ou jeune fille — qui n'ait eu un jour l'occasion de faire passer des moments agréables à ses amis, en leur jouant un morceau de musique ? En dehors des musiciennes, il y a des femmes qui naissent, grandissent, vieillissent sans jamais avoir donné une minute de plaisir honnête à âme qui vive ? On ne peut pas faire ce reproche à la femme qui sait la musique, si peu que ce soit. Un jour ou l'autre, la connaissance de cet art aura rendu sa société agréable ou même utile, ne fût-ce que pour tenir le piano dans une sautoirie improvisée.

Dans cette spirituelle comédie des *Saltimbanques* qui a tant fait rire nos pères, Bilboquet, le chef de la troupe, ayant besoin d'un musicien, Sosthène qui brûle d'amour pour la sémillante Zéphirine, la perle des danseuses, se présente, afin d'avoir l'occasion de voir sa belle à toute heure du jour. De quel instrument joues-tu ? lui demanda Bilbo-